



Alexandre  
Vialatte

Tanguy Viel

L'idéal d'**Alexandre Vialatte** (1901-1971) était d'être « sobre, rapide, dense comme le marbre, aérien comme le papillon ». Sans oublier l'humour : « Il m'a toujours semblé, écrivait-il, qu'il y a une parenté entre les plus hauts moments de l'art et les raccourcis saugrenus qui déclenchent le rire. » Par bonheur, son humour est aux antipodes de celui des amuseurs patentés. Il est fait de précision, de rapidité, de poésie et d'apparente incongruité. « Je ne vois pas ce qui n'est pas fantaisie, à commencer par la réalité », écrivait-il à son amie Ferny Besson. Même le tragique est traité chez lui avec le décalage du rire, cette politesse du cœur. Traducteur précoce de Kafka dès sa découverte du Château au milieu des années vingt, Vialatte considérait que le véritable artiste « est celui qui crée son monde, un univers à lui qui ne date que de son œuvre ». Il disait aussi : « Écrire, c'est courir après un sujet qui vous échappe, courir jusqu'au bout du vent. Mais où est le bout du vent ? »... Dans ses romans comme dans ses chroniques, le chatolement de l'écriture vient souvent d'un jeu de lumière dans l'ironie, qui en fait varier l'intensité. Férocité, dérision et tendresse se superposent dans le plissé de la phrase de cet écrivain qui a su éviter la lourdeur du sérieux pour dire des choses graves.

Denis Wetterwald, Bernard Chambaz, Michel Besnier, Béatrice Commengé, Jean Dutourd, Pierre Jourde, François Taillandier, Hervé Gaymard, Marie-Hélène Raynaud, Fulvia Dal Zotto, Pierre d'Almeida, Denis Grozdanovitch, Marianne Silberfeld-Brouard, Marie-Louise Audiberti, Christian Moncelet, Inès Vissouze-De Haven, Christian Dedet, Michel Chrestien, Marc-François Bernier, Bernard Jannin, Jérôme Trollet, Alexandre Vialatte.

## TANGUY VIEL

Romans, essais, récit de voyage à quatre mains, livret d'opéra, l'œuvre de **Tanguy Viel** affirme sa cohérence à travers des cheminement et des dispositifs singuliers : c'est une attention, toujours vive et inquiète, à la puissance des formes. Le souci formel n'est pas pour cet écrivain une manière de styliser après coup le monde, mais l'impulsion même de sa découverte et de sa saisie. Une ligne de basse parcourt son œuvre : la mélancolie. C'est elle qui donne une couleur à ses livres, empruntant volontiers au film noir ses codes, son atmosphère et sa tension. Cette mélancolie relève aussi d'un sentiment générationnel, celui de venir après : après l'époque lumineuse du récit sans ombre, ni soupçon ; après les expérimentations formelles et leurs dispositifs inventifs ; après le temps de la confiance dans l'Histoire. L'écrivain travaille avec ces ruines, les collectionne pour mieux leur redonner mouvement et énergie.

Laurent Demanze, Didier Coureau, Laetitia Gonon, Pascale Roux, Maxime Decout, Catherine Mariette, Marion Mas, Claude Coste, Brigitte Ferrato-Combe, Tanguy Viel.

## CAHIER DE CRÉATION & CHRONIQUES

CNL  
CENTRE  
NATIONAL  
DU LIVRE

ISBN 978-2-351-50117-7



9 782351 501177

Le numéro 20 €

IX-2021 𠄎

---

## SOMMAIRE

---

### ALEXANDRE VIALATTE

Denis WETTERWALD	3	Un grand témoin à l'humour chronique.
Bernard CHAMBAZ	12	Des records de ricochets.
Michel BESNIER	14	« Comme un arbre de Noël au milieu d'un salon bourgeois ».
Béatrice COMMENGÉ	18	Le gai savoir d'Alexandre Vialatte.
Jean DUTOURD	22	Alexandre le ténébreux, prince d'Auvergne et roi du Congo.
◆		
Pierre JOURDE	24	À propos de <i>Battling le ténébreux</i> .
François TAILLANDIER	34	La perplexité du brigadier.
Hervé GAYMARD	37	Allons faire un tour chez Alexandre.
Marie-Hélène RAYNAUD	41	Vialatte ou l'adolescence absolue.
Fulvia DAL ZOTTO	46	Le mythe dans l'œuvre romanesque d'Alexandre Vialatte.
Pierre D'ALMEIDA	55	Les métamorphoses du roman.
Denis GROZDANOVITCH	68	Alexandre Vialatte ou la mélancolie sarcastique.
Marianne SILBERFELD-BROUARD	80	La vialattine cinquante ans après.
Marie-Louise AUDIBERTI	91	Alexandre Vialatte et Jacques Audiberti.
Denis WETTERWALD	98	Le prophète étonné.
Christian MONCELET	104	La musique dans l'œuvre de Vialatte.
◆		
Alexandre VIALATTE	117	Adieu à ma jeunesse.
Alexandre VIALATTE	119	Le petit garçon qui a perdu son âge.
Alexandre VIALATTE	121	Égypte 38.
Alexandre VIALATTE	124	Les baladins de la frivolité supérieure.
Alexandre VIALATTE	126	Le boomerang de tante Rose.
◆		
Inès VISSOUZE-DE HAVEN	130	Alexandre Vialatte et l'art de vivre dans un « foyer épistolaire ».
Christian DEDET	141	D'une Auvergne l'autre, Vialatte et ses amis.
Michel CHRESTIEN	150	Quarante-quatre ans avec Alex.
Marc-François BERNIER	153	Le maître de Pierre Foglia, dit « Foglia l'insolent ».
Bernard JANNIN	160	Vialatte à 25 images seconde.
Jérôme TROLLET	167	L'Association des amis d'Alexandre Vialatte.

---

### TANGUY VIEL

---

Laurent DEMANZE	174	Projection privée.
Didier COUREAU	176	L'obsession d'un seul film.
Lætitia GONON et Pascale ROUX	184	Un roman <i>typiquement</i> américain.
Maxime DECOUT	193	Tanguy Viel, Jim Sullivan et les fantômes.

Catherine MARIETTE	<b>202</b>	La matière bretonne.
Marion MAS	<b>212</b>	Le droit en fiction, le droit comme fiction.
Claude COSTE	<b>220</b>	<i>Les Pigeons d'argile</i> . Tanguy Viel librettiste.
Brigitte FERRATO-COMBE	<b>230</b>	Dans la <i>Boîte noire</i> de Tanguy Viel.
Tanguy VIEL	<b>239</b>	La vie aquatique.

---

## CAHIER DE CRÉATION

---

Peter HÄRTLING	<b>244</b>	Projections d'ombres.
Lina de FERIA	<b>246</b>	Poème de la femme qui parle seule dans le jardin de Calzada.
Robert BLY	<b>250</b>	Parler dans l'oreille d'un âne.
Christophe LANGLOIS	<b>254</b>	Dans le visible.
Jeanine BAUDE	<b>258</b>	Miettes.

---

## CHRONIQUES

---

Ralph SHOCK	<b>262</b>	Gurs, Ariège.
Alix TUBMAN-MARY	<b>264</b>	Bruno Gay-Lussac ou la royauté d'un enfant.
Anne MOUNIC	<b>269</b>	De la source à la parole lumière, Claude Vigée.

### La machine à écrire

Jacques LÈBRE	<b>289</b>	Du prochain et des dieux.
---------------	------------	---------------------------

### Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT	<b>295</b>	Sa lèvre porte le globe.
-------------------	------------	--------------------------

### Le théâtre

Karim HAOUADEC	<b>301</b>	Merveilleux Molière.
----------------	------------	----------------------

### Le cinéma

Raphaël BASSAN	<b>305</b>	Luttes des castes en Iran au début du XX <sup>e</sup> siècle.
----------------	------------	---

### La musique

Béatrice DIDIER	<b>309</b>	Enfin l'opéra.
-----------------	------------	----------------

### Les arts

Jean-Baptiste PARA	<b>313</b>	Lumière du visage.
--------------------	------------	--------------------

---

## NOTES DE LECTURE

---

316

### POÉSIE

Walter BENJAMIN : *Sonnets*, par Régis Lefort.  
 Hans Magnus ENZENSBERGER : *Poèmes (1980-2014)*, par Jacques Lèbre.  
 Sylvie DÛRBEC : *Animal(s)*, par Marc Petit.  
 Isabelle LÉVESQUE : *En découdre*, par Pierre Dhainaut.  
 Jean-Claude FORÉT : *Cinquanta cinc sonets de Shakespeare / Cinquante-cinq sonnets de Shakespeare*, par Serge Javaloyès.

Max ALHAU : *Dire ton nom*, par Cécile Oumhani.  
Florence TROCMÉ : *P'tit Bonhomme de chemin*, par Sylvie Fabre G.  
Guillaume DECOURT : *À 80 kilomètres de Monterey*, par Dominique Sorrente.  
Christine CAILLON : *Ou je coule*, par Michel Ménaché.  
Caroline BOIDÉ : *Une femme en crue*, par Sylvie Fabre G.  
Paola PIGANI : *La Chaise de Van Gogh*, par Michel Ménaché.  
Armand DUPUY : *Selfie lent*, par Serge Martin.  
Martine-Gabrielle KONORSKI : *Instant de terres*, par Angèle Paoli.  
Béatrice MARCHAL : *L'ombre pour berceau*, par Julien Nouveau.

## ROMANS

Florence DELAY : *Un été à Miradour*, par Jacques Body.  
BEYROUK : *Parias* et *Le Silence des horizons*, par Karim Haouadeg.  
Marianne ALPHANT : *César et toi*, par Christine Lemaire.  
Iman MERSAL : *Sur les traces d'Enayat Zayyat*, par Michel Ménaché.  
Didier LAROQUE : *L'Œuvre de Napoléon*, par Caroline Cohen.

## MÉMOIRES ET SOUVENIRS

Charles VILDRAC : *Souvenirs militaires de la Grande Guerre*, par Alexis Buffet.

## ESSAIS, DIVERS

Pierre BOURETZ : *La Raison ou les dieux*, par Didier Henry.  
Michel COLLOT : *André du Bouchet. Une écriture en marche*,  
par Michael Bishop.  
Michael JAKOB et Jacques BERCHTOLD (dir.) : *Jardins en images. Stratégies de représentation au fil des siècles*, par Michel Delon.  
Georges BATAILLE : *Lascaux ou la naissance de l'art*, par Stéphane Massonet.  
Anne MOUNIC : *Des infinies métamorphoses de la figure animale dans l'art et la littérature*, par Michèle Duclos.  
Michel SICARD et Mojgan MOSLEHI : *Temps interférentiel dans la photographie*, par Vincent Metzger.  
Clive THOMSON : *On croit comprendre le monde avec ça ! Entretiens mémoriels avec Henri Mitterand*, par Béatrice Didier.  
Henri BÉHAR : *Alléluia ! Je parle hébreu sans le savoir*, par Alain Roussel.  
Corinne ALEXANDRE-GARNER et Alexandra GALITZINE-LOUMPET (dir.) : *L'Objet de la migration, le sujet en exil*, par Segundo Toledano.

# ALEXANDRE VIALATTE

## UN GRAND TÉMOIN À L'HUMOUR CHRONIQUE

Le tort d'Alexandre Vialatte est d'avoir osé l'humour alors que la littérature est en France une chose sérieuse. Nous ne sommes ni en Tchécoslovaquie, ni en Grande-Bretagne où Jaroslav Hašek, Swift, Tom Sharpe ou P. G. Woodehouse sont simplement considérés comme des écrivains.

Pour beaucoup, Alphonse Allais ou Tristan Bernard ne sont que des amuseurs (Rabelais a longtemps été à l'écart dans les manuels de littérature des lycées et collèges). Alexandre Vialatte a voulu éviter la lourdeur du sérieux pour dire des choses graves. Il a voulu parler de l'essentiel sans s'écouter écrire. Si on lit avec attention l'ensemble des chroniques écrites sur plus de vingt années par le traducteur de Kafka, on a l'œuvre d'un critique littéraire et d'un critique d'art, d'un sociologue, d'un ethnologue, d'un moraliste et d'un philosophe qui n'ose se prendre pour ce qu'il est. Alexandre Vialatte était tout cela à la fois, mais avant tout, il était un artiste. Il a usé, sans la revendiquer, de la liberté sans laquelle l'art n'existe pas. « L'artiste est celui qui crée son monde, un univers à lui qui ne date que de son œuvre. Il y a un monde signé Charlot, un monde qui est signé Proust, un monde de Simenon. Avant eux ce n'était pas pareil. Ils imposent leur vision. Le monde lui ressemble ensuite. <sup>1</sup> » Il est évident que Vialatte est un artiste qui a créé son monde et qui, depuis sa mort, a laissé des traces bien vivaces dans la littérature.

Pour Vialatte c'est bien l'humour sur lequel, en toute liberté, il appuie son œuvre, un humour aux antipodes de celui des amuseurs patentés. Jamais il ne sacrifie à un bon mot <sup>2</sup> ou à la maladresse du style. L'humour

---

1. Toutes les citations sont tirées de l'ensemble des chroniques de l'auteur.

2. De toute l'œuvre de Vialatte, je n'ai trouvé qu'un calembour, dans la chronique *Confiance* du 21 avril 1968 : « l'agneau bondit près de sa mère et le poulain pur-sang près de la jument pursane. »

de Vialatte est fait de précision, de rapidité et d'apparente incongruité. Sans même parler des romans où le tragique est toujours traité avec le décalage du rire, cette politesse du cœur, les sujets les plus graves qu'il aborde dans ses chroniques le sont avec ce recul nécessaire de l'humour car, écrit-il, « il faut s'amuser avec le tragique ». Mais, poursuit-il, « il demande, comme la mélinite, d'être manié avec précaution. Rien n'exige autant de tact. » Et Vialatte avait ce tact, ce sens de la mesure et cette délicatesse nécessaires. Cet humour est vital pour l'écrivain mais aussi pour l'homme en général : « c'est bien assez d'être malheureux, s'il fallait encore ne pas rire... » Tout est dit en quelques mots et c'est bien par le rire que Vialatte se fera le témoin de son temps. Un témoin lucide et parfois visionnaire. « La gravité est le plaisir des sots. Il ne faut jamais se prendre au sérieux. En revanche il faut prendre au sérieux ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce qui compte vraiment. » En oubliant ce principe (presque une éthique), Alexandre Vialatte a été pris par des lecteurs peu attentifs, éditeurs ou directeurs de journaux qui n'ont cessé de refuser ses chroniques, qui l'ont toujours ignoré, pour quelqu'un à ne pas prendre au sérieux. Scène bien connue de l'arroseur arrosé !

#### LE PHILOSOPHE

Et pourtant, quoi de plus sérieux que les propos d'Alexandre Vialatte sur l'homme, la vie, Dieu ou la vérité si dangereuse à manier. « Le vrai est trop beau ou trop triste pour qu'il ne faille pas lui donner l'air d'une plaisanterie. C'est un vin trop fort pour les hommes. Ils ne le supportent que s'ils ne peuvent pas y croire. » Malheureusement, c'est bien à partir de certitudes bien ancrées que se produisent les plus grands crimes, les plus grandes catastrophes car « chacun se fabrique une vérité qui le met d'accord avec sa propre personne, qui le justifie, qui satisfait ses goûts profonds ». Ce qui relativise tout. « La vérité est une chose minuscule, une toute petite personne » qu'on n'ose pas regarder en face même si on en a très envie et, de toute manière, si l'homme a besoin de vérité, « la vérité n'a pas besoin de l'homme », ce qui fait qu'elle le traite « sans pitié ». Mais pour Alexandre Vialatte, qui n'a jamais joué avec les principes, qu'ils fussent moraux ou métaphysiques, ce constat ne justifie pas le renoncement. Il faut quand même se tenir droit. Ce qui n'est pas sans risque. Le premier étant d'être pris dans un réseau de contradictions avec lesquelles il faut jouer avec le plus de prudence possible. Car jamais l'auteur de *Batling le ténébreux* n'a été dupe. L'homme ne peut que naviguer à vue car « le vrai est toujours inattendu. Il sort de sa boîte comme un diable ».

À chacun de trouver sa voie. L'homme « animal vraiment métaphysique » navigue à vue. Il passe son temps, écrit Vialatte, à « essayer de vider la mer avec une cuillère à café, et il rêve d'une cuillère à soupe. » Rêve modeste diront d'aucuns, mais il ne peut faire autrement car il n'a rien d'autre à sa disposition. Cependant, il doit continuer car « les cuillères, ce sont les principes » et sans principes, tout s'écroule. Et pour se rassurer, l'homme feint d'avoir les réponses aux questions qu'il se pose. Il passe son temps dans l'illusion, une illusion qu'il sait vaine mais qui l'aide à avancer vers il ne sait quelle destinée. L'homme se caractérise pour Vialatte par son inconséquence. Cette inconséquence dont il ne parvient pas à se débarrasser car, même s'il le voulait, il serait incapable de regarder le vrai « en face ». Alors il joue. Sérieusement, mais il joue. « Il passe sa vie à se poser des problèmes dont il enseigne à ses enfants la solution. Depuis des milliers d'années qu'il doute, la première chose qu'il enseigne à son fils, c'est la réponse aux questions qu'il se pose », dont il n'a aucune idée mais il n'a pas la sagesse « de ne plus interroger ». Aussi faute d'arriver à une définition plausible de l'homme et de son destin, Vialatte n'hésite pas à se lancer dans les plus farfelues comparaisons. L'homme serait, au choix, « un phoque de Brancusi », un « lophophore à bretelles », un « salsifis songeur », à défaut d'être un roseau pensant, au bout du compte un « incroyable mammifère », une curiosité scientifique, qui, quoi qu'on en dise, « retourne à la bête » et sera bientôt « tout juste bon à habiter la lune ». La boucle est bouclée. Si Vialatte n'a cessé de se poser la question, la seule conclusion qu'il en tire est que l'homme « ne cesse de se chercher à travers les apparences » et qu'il ne peut s'empêcher « de se poursuivre comme un fantôme ». Mais c'est bien cette quête même, aussi vaine fût-elle, qui donne sens à la vie.

La réflexion sur l'homme, aussi amusée, aussi paradoxale qu'elle paraisse à travers les chroniques de Vialatte, n'est rien d'autre qu'une réflexion sur la vie et son sens. Et il ne surprendra personne qu'à cette question, il n'est guère de réponse plausible. « Le sens de la vie ... Et si la vie, par un paradoxe incroyable, se trouvait être faite pour la vie ! » Mais Vialatte ne se contente pas de cette pirouette. À partir du jour où l'homme se pose la question du sens, il ne peut plus s'en débarrasser. Alors, il tourne autour et tente, s'il en a les moyens, de trouver de plus ou moins subtils subterfuges. Toute la vie, écrit Vialatte, « est un jeu de hasard, c'est-à-dire un jeu de miracles... » Il faut être prêt à faire face et, pour le cas qui nous occupe, à s'ouvrir suffisamment pour accepter l'inattendu, l'incroyable. Nous nous trouvons dans la vie comme dans un « grand magasin de porcelaine sans lumière ». À nous de faire attention à ne rien casser, ni



« éléphant vert », ni « tigre bleu ». Mais, comme toujours chez Vialatte, rien n'est simple. S'il faut faire attention à ne rien casser, à ne blesser personne, la vie est quand même faite « pour qu'on y marche à coups de pied, allègrement », sans trop y réfléchir, car une seule seconde d'attention et « on n'y comprend plus rien ». Il faudrait donc, à l'en croire se méfier comme de la peste de cette envie de tout comprendre, de cette envie de simplement penser. Car pour penser il faut du temps. « Je n'ai pas le temps de penser. On ne pense pas sans avoir le temps. À moins d'avoir l'esprit très vif comme le rat ou les chansonniers... ». Mais pour écrire cela, il faut penser... un minimum... ce à quoi Vialatte ne renonce jamais. « On n'imagine pas l'importance que peut avoir la pensée dans un ouvrage écrit », affirme-t-il. Or Vialatte n'a jamais cessé d'écrire. Et s'il refuse d'appeler pensées on ne sait quels « résidus spongieux ou grumeleux, un peu gluants sur le pourtour, qu'un chien refuserait dans sa soupe », il n'en affirme pas moins dans ce qu'il appelle sa lubie que, tout de même, « mieux vaut penser en écrivant ».

#### LE MORALISTE SÈVÈRE

Tant dans sa vie que dans ses chroniques, Alexandre Vialatte n'a jamais dérogé à une exigence morale sans faille. Dans son enfance, écrivait-il, « la première vertu d'un homme s'appelait le désintéressement, la seconde la droiture, la troisième la fierté ». Ces trois vertus le guidèrent dans sa vie d'homme et d'écrivain. Et il y revient souvent dans ses chroniques, l'homme doit garder une certaine dose de « conscience ». « C'est un organe comme l'appendice, qu'on ne connaît que par les maux qu'il inflige, et dont on ne sait à quoi il sert », ajoute-t-il non sans ironie. « Placé en face d'un cas de conscience, l'homme sage choisit toujours la solution facile. Ce qui lui épargne une perte de temps... Sans sa conscience, il vivrait tranquillement. » Poussant la logique jusqu'au bout, une logique fantasque et néanmoins opérante, il écrit dans une autre chronique, avec quelque regret, que « naguère, un commerçant qui se trouvait en faillite se faisait sauter la cervelle. Il en naissait une grande confiance dans la probité commerciale. » Mais les temps ont bien changé et malheureusement « un homme qui cède une première fois à sa conscience s'expose à lui céder toujours ».

#### LE SOCIOLOGUE AMUSÉ

Vialatte n'était pas un révolutionnaire, c'est le moins qu'on puisse dire. Il se méfiait de tout ce qui remettait en cause l'état du monde et l'état

des choses. Conservateur, il redoutait les secousses qui fragilisent tout ce sur quoi la société s'appuie. Ce qui parfois lui fit rater le train de l'Histoire. S'il avait opté pour l'Algérie française, sans cautionner quelque violence que ce soit, c'était tout simplement parce qu'il avait appris à l'école que la France allait de Dunkerque à Tamanrasset. Inutile de chercher plus loin. On fait mieux dans l'analyse politique. Une des rares questions où Vialatte le visionnaire a pour le moins manqué de recul. De même, né dans une famille catholique, il était impensable de remettre en cause l'existence de Dieu. « Dieu se dissimule comme le loup de la devinette qui se cache dans sa propre image au milieu des branches du pommier. On ne voit plus que lui quand on l'a découvert. D'autres ne voient jamais que le pommier. » Toute sa vie, sur les questions politiques ou sociétales, Alexandre Vialatte ne verra jamais que ce qui est. Et si la société fonctionne ainsi, c'est que cela doit être ainsi. Modestement payé par le journal *La Montagne* pour sa chronique hebdomadaire pour laquelle il a toujours eu le même salaire sur plus de vingt ans, il n'osera demander une augmentation, qu'il n'obtiendra pas, que quelques mois avant sa mort.

Cette attitude de méfiance envers ce qui bouge offre un avantage certain à l'écrivain de talent s'il ne tombe pas dans la casserole peu ragoûtante de l'esprit partisan. Il voit tout de suite, dans ce qu'on appelle progrès, les effets négatifs, la face inquiétante que les adeptes de la marche en avant à tout prix ne perçoivent pas. « Le char du progrès avance sur le cadavre de l'art » écrit-il, un peu désabusé, dans une chronique des années soixante. Et puisqu'il se méfie de la nouveauté pour la nouveauté, il guette le moindre grain de sable qui risque, à plus ou moins long terme, de gripper la machine. Et les exemples ne manquent pas. C'est là que le Vialatte « philosophe sans le savoir » se fait sociologue amusé. Dans les années soixante, il constatait que l'envahissement de la voiture allait transformer l'homme dans ce qu'il a de plus précieux. Quand il entendit aux nouvelles que suite au grand nombre d'automobiles ralentissant la circulation, « les sorties de Paris » étaient « fluides », il en tira la conclusion que l'homme était devenu « pâteux » : « L'homme ne compte plus qu'en masse ; pâteuse ; l'individu est devenu pâteux ; on le travaille comme les berlingots ; on l'amalgame, on le pétrit, on l'étire, on le lance sur un crochet, on l'allonge et on le tord ; en tire-bouchon ; après ça, on le débite. » Ailleurs, il constate que « l'homme du vingtième siècle est un client ». Pire encore, écrivait-il en 1960, « la tendance serait plutôt à supprimer l'homme. Ses besoins contrarient le progrès. C'est le dernier obstacle qui reste au bonheur de l'humanité. » Dix années plus tard, en 1970, dans une chronique consacrée à *Des hauts et*

*des bas*, un livre de Sempé<sup>3</sup>, il enfoncera le clou : il n'y a plus de place pour l'auto, mais « les urbanistes l'ont compris, les architectes ont suivi » et depuis, ajoute-t-il, « la maison est un cube, la rue une artère rectiligne entre deux falaises de ciment, le piéton a été supprimé, l'auto s'embouteille normalement, encastée entre dix mille autres... La vie est devenue rationnelle. L'homme a repris sa place d'écrasé dans un cauchemar égayé de loin en loin par un petit magasin de farces et attrapes. » Nous étions alors plus de cinquante ans avant l'idée de la voiture partagée, des pistes cyclables et de la réglementation de la circulation automobile dans le cœur des villes. Un exemple parmi tant d'autres d'une sorte de prescience qui, aussi amusée qu'elle paraisse, avait souvent vu juste dans les avancées du monde et leurs excès désastreux.

Bien des propos de Vialatte dans ses chroniques pourraient être repris aujourd'hui et considérés comme presque en avance sur leur époque. Revenant sur les méfaits du progrès sans limites, et de la nécessité de la vitesse imposée à tous, Vialatte écrivait en mai 1962 : « Avec la vitesse, on fait tout sauf de la lenteur. Et par exemple on perd son temps beaucoup plus vite. Avec la lenteur on perd son temps lentement ; donc moins. Une civilisation qui se prive de la lenteur n'est pas dans le sens de la nature. » Vialatte écolo ? Même l'automobile qui pouvait donner quelque plaisir à ses débuts et qui alimentait les conversations « autour d'une bielle coulée, d'une roue perdue ou d'une vieille dame écrasée », est devenue d'une profonde tristesse. Aujourd'hui, constate Vialatte, les automobilistes « se taisent ; ils n'ont plus le temps ; ils cherchent un parking. » Vialatte médiologue ? À la radio ou à la télé, il s'étonnait déjà en 1964 que le plus important ne soit pas l'information elle-même, mais l'individu qui allait annoncer la nouvelle : « Pourquoi nous annonce-t-on sur un ton *suffisant*, soit qu'il fait chaud, soit qu'il fait froid ?... On ne parle plus du jour où les Russes déclarèrent la guerre à l'Allemagne, mais du jour où M. Tournebique annonça que cette guerre venait d'être déclarée. En quoi cela importe-t-il que ce soit M. Tournebique ou M. Tournebroche qui ait annoncé cet événement ? »<sup>4</sup>. Et nous pourrions continuer au sujet des réformes successives et contradictoires en matière d'éducation ou des violences faites à

3. Sempé est le créateur le plus souvent cité dans l'ensemble des chroniques. Vialatte se sentait une parenté certaine avec « ce moraliste étonnant, le meilleur photographe d'une époque foudroyée jusque dans ses hameaux et jusque dans son âme, dans sa santé, dans son hygiène et dans son rire par le crime de l'uniformité ».

4. À l'heure où ces lignes sont écrites, la une de plusieurs journaux est une belle illustration de ce qu'écrivait Vialatte. « Coup de tonnerre dans le PAF, JPP quitte le 13 heures », pendant que les migrants continuent à se noyer en Méditerranée.

la langue française. Alexandre Vialatte a tout vu ou presque et a dénoncé tous les excès dont il pressentait les désastreuses conséquences.

#### LE CRITIQUE LITTÉRAIRE

Grand lecteur, Alexandre Vialatte a toujours été attentif à ce qui s'écrivait, à ce qui se publiait. Même si parfois (mais que peut-on reprocher à l'amitié) il a fait l'éloge d'écrivains amis qui n'en méritaient sans doute pas tant, il savait d'une phrase ou deux cerner le talent ou le génie d'un écrivain. « Le génie consiste dans le bon sens qui ne fait retrouver que des platitudes (car tout est dit depuis dix mille ans), et dans l'éclair qui illumine cette platitude, qui la rend surprenante, nouvelle, inattendue. » Toujours au bord du paradoxe quand il ne met pas joyeusement les deux pieds dedans, Alexandre Vialatte saisit en quelques mots ce qui fait le grand écrivain. La différence entre génie et médiocrité ne tient alors qu'à un tout petit détail. Mais c'est précisément ce détail, qui fait tout. Et pour Vialatte, Auvergnat assumé, une des premières qualités du grand écrivain est le sens de l'économie. Il ne faut jamais qu'un mot dépasse. Le grand style est celui de la juste mesure. Et pour cela, ne pas hésiter à couper, à « émonder » écrivait Vialatte en 1970 — « pour faire un roman il n'y a qu'un moyen véritable, prendre un pinceau épais, un pot d'encre de Chine, et biffer, supprimer, détruire » — appuyant ses dires sur des propos de Kipling et, ajoute-t-il parce qu'il ne faut pas oublier d'en rire ou sourire, « pour une nouvelle, on prend le pinceau un peu moins large ». À parcourir les chroniques consacrées à la littérature « qui a pour seul objet l'indicible », l'éclectisme de Vialatte saute aux yeux. Curieux de tout et sans respecter la bienséance critique, il chante les talents aussi divers que ceux d'Alphonse Allais ou Marcel Proust, Tolstoï ou Raymond Queneau, Obaldia ou le Baron Corvo. Non qu'il mette au même niveau l'humoriste honfleurais et ses énormités et l'auteur de *La Recherche*, mais il considère que le talent de l'un et de l'autre vaut d'être reconnu. Quelques mots suffisent souvent à dire la spécificité de tel ou tel écrivain. Avec le sens de la formule et du raccourci inimitable, Alexandre Vialatte nous dit l'essentiel d'une œuvre. Si le roman de François Mauriac sent souvent « la résine et le péché mortel. La digitaline. Le poison. L'officine de Circé, la chambre de malade. La forêt de pins. La vieille salle à manger », Bruno Schulz est « une eau-forte de Rembrandt qui serait rongée par les champignons » et Anaïs Nin « le Marco-Polo d'une espèce d'Asie intérieure, d'une Chine de l'âme d'où elle ramène par caravanes tout ce qui traîne sur le marché mondial des profondeurs

de l'être humain ». Tout est dit. Ces portraits à la pointe sèche n'empêchaient pas l'analyse plus fouillée d'œuvres qu'il considérait importantes comme celles de Thomas Mann « le praticien, l'humaniste ; Jünger, le compromis du nazisme ; Benn, l'artiste de la forme pure ». Volontairement éloigné de la vie littéraire qui n'a rien à voir avec la littérature (« n'en disons aucun mal ; mais séparons bien les genres »), Alexandre Vialatte n'en aimait pas moins les hommes qui faisaient cette littérature. Les chroniques qu'il écrivit à la mort d'André Frédérique, Pierre Mac Orlan, Roger Nimier, Valéry Larbaud ou Audiberti sont autant d'hommages émouvants aux hommes et à la littérature. De rares fois, il céda à quelques mouvements d'humeur, comme par exemple au sujet de Françoise Sagan et de sa poésie au sujet de laquelle il écrivit que « Minou Drouet n'a qu'à bien se tenir » ou face aux critiques de Robert Kemp qui ne comprenait pas son humour : « Lorsque Dieu créa l'Univers, profitant d'un instant d'absence de M. Kemp, il perpétra rapidement l'écrevisse, le Chinois, le tatou, le cordonnier-poète et la plus petite place du plus petit village ; d'un mot, mille monstruosité qui ne pouvaient être conçues que par un esprit dérégulé. Il avait bien fait de se hâter. M. Robert Kemp était de retour. » Mais, le plus souvent, pour ne pas dire toujours, Alexandre Vialatte préférait écrire sur ses admirations. Il laissait ce qu'il jugeait médiocre sous silence. Là aussi, une certaine probité qui l'empêchait de moquer ce qui n'en valait pas la peine.

#### LE CRITIQUE DE TOUS LES ARTS

Dans ce domaine, le premier nom qui vient à l'esprit est celui de Jean Dubuffet « rempli d'idées fausses et fécondes » dont il aimait la liberté d'esprit et l'inventivité. Mais ses chroniques consacrées aux beaux-arts ne se limitent pas au fantasque Havrais et la liste serait longue des peintres, sculpteurs ou dessinateurs dont il a vanté le travail. De Brancusi (« vieux, divin, rustique, patriarcal, pareil à Homère, à Moïse, à Dieu le Père, à un bandit corse, à un mendiant du faubourg, à un comitadjji, à un châteur de bouc, à Dominicci ») à Bissière, de Philippe Kaepelin à Sempé, de Cami à Fautrier (tous des artistes pour le chroniqueur), il a su là aussi dire l'essentiel avec économie et intelligence. De même pour le cinéma qu'il portait en haute estime, de Fellini à Bergman, d'Armand Gatti à Orson Welles, de Jean Gabin à Arletty. Même s'il trouva *Juliette des esprits* « artificiel », il écrivit de *Huit et demi* : « sur le plan de l'art, c'est admirable, car l'art se satisfait du spectacle... C'est le portrait de la sarabande que danse le monde

dans le grenier de l'homme, dans le cerveau du créateur. » Des *Fraises sauvages*, il dira que c'est un film « remarquable, grave et mystérieux comme la vie, plein de forêts et d'enfants frivoles, de vieux domaines qui racontent des histoires et de jeunes gens qui montent dans un bateau comme dans *L'Embarquement pour Cythère*. »

De tous les arts... sauf la musique sur laquelle il n'écrivit quasiment jamais.

Pour conclure et comme l'écrivait François Taillandier dans sa préface de *l'Éloge du homard et autres insectes utiles*, « dans trois siècles, il faudra lire Vialatte pour savoir quel était l'aspect du monde au milieu du XX<sup>e</sup> siècle ». Ce petit tour d'horizon a tenté d'en être l'illustration.

Denis WETTERWALD